

Considérations sur *Les racines du mal* de Maurice G. Dantec

Par Daniel LAFOREST

Au départ, l'objectif de ce texte était de dégager une analyse du roman de Maurice G. Dantec, *Les racines du mal*, en regard de la science et de ses représentations. Nous avons choisi de nous concentrer sur les rapports qu'on peut retrouver dans le roman entre science, laboratoire, corps, meurtre gratuit, mysticisme chrétien et nature du mal... C'était beaucoup, mais nous ne pouvions faire autrement face à un roman aussi foisonnant. Toutefois, une telle prolifération thématique exigeait un sens, ou plus précisément une direction dans laquelle pourrait s'engager le lecteur. C'est en fait à travers la nature du roman policier dit *noir*, le polar, que se développe notre analyse du récit de Dantec. Le point de départ réside dans le questionnement suivant : quelle est la conception du mal dans le roman et en quoi celle-ci peut-elle intéresser la science? Ceci conduira à Deleuze et Guattari, à la représentation trompeuse de l'intelligence artificielle dans le récit et finalement à une interprétation gnostique de l'ensemble.

Mise en situation — où l'on renonce presque à résumer le roman.

Les racines du mal est un roman qui se résume difficilement (si tant est qu'on puisse effectivement résumer un roman avec aisance et pertinence). Quatre parties distinctes, la première focalisant sur un personnage qu'on délaisse par la suite, un *serial killer* sérieusement atteint, aliéné par une inquiétante psychose qui lui fait percevoir un complot extra-terrestre et nazi (!) visant à instaurer le règne du mal absolu sur la planète. Un programme passablement chargé. Plusieurs épisodes dans la

narration s'avèrent, dès le départ, très descriptifs en ce qui touche les divers meurtres et atrocités commis par ce dénommé Andreas Schaltzmann, grand consommateur de chats attendris au robot culinaire. En fait, le titre de cette première partie est « Le dernier homme », ce qui a l'heur de rendre les choses plus significatives lorsqu'on s'y attarde rétrospectivement, c'est-à-dire au terme de notre lecture du roman. Nous y reviendrons.

Par la suite que retrouve-t-on? Un personnage principal qu'en d'autres endroits on appellerait héros, un *je* qui nous dit se nommer Arthur Darquandier, une instance narrative curieusement modélisée en fait. Il est officiellement cogniticien, ce qui ferait de lui un psychologue, mais il s'intéresse bien davantage à la physique quantique, à la théorie du chaos et à l'intelligence artificielle qu'à la psychologie comme telle. Dark (c'est le surnom dont on l'affuble) construit par ses interventions un récit auquel il convie explicitement le lecteur, souhaitant manifestement une participation affective (« [...] il faut que je vous parle un instant des fractales de monsieur Mandelbrot [...] »; « Bien, maintenant, si vous voulez avoir une idée de ce qu'est une neuromatrice, vous allez essayer d'imaginer [...] » (p. 269); « Suis-je vraiment obligé de vous dire que [...] » — p. 297). Si on évite le terme de héros, c'est en partie à cause de ce mode narratif *invitant*, qui tend en tout premier lieu à amoindrir la barrière entre les événements fictifs et la réalité, faisant de Darquandier une figure médiane, ou plus précisément *moyenne*. Un passeur. Il s'agit d'un entre-deux, entre la fiction et nous, mais aussi entre le bien et le mal, se débattant dans un flou moral qui recouvre le roman et menace dangereusement de s'étendre à nous.

Darquandier s'associe à une équipe de deux chercheurs, des neuropsychiatres. Il s'agit du docteur Stefan Gombrowicz, figure paisible du mentor, et de la jeune étudiante surdouée Svetlana Terehovna, beauté glaciale issue d'un autre monde, celui du bloc

¹ Maurice G. Dantec, *Les racines du mal*, Paris, Gallimard, 1995, p. 251. Les références aux *Racines du mal* seront dorénavant indiquées par le folio, entre parenthèses, qui suivra les citations.

de l'Est avant l'effondrement. La deuxième partie du roman s'amorce ainsi, traçant trois figures peu communes du scientifique; trois figures dont le trait commun est d'offrir une perméabilité inattendue des champs de la pratique, s'orientant même vers l'injection délibérée d'imagination dans l'esprit empirique. Svetlana est « pragmatique et imaginative, elle mêle sans complexe ses connaissances en hypnose avec les pratiques psychiatriques » (p. 135), Gombrowicz est pour sa part « [...] ce qui se fait de mieux en matière de scientifique, alliant rigueur et imagination, objectivité et ouverture [...] » (p. 132). Ils doivent tous trois étudier le cas d'Andreas Schaltzmann, arrêté et détenu pour ses meurtres. Mais Schaltzmann clame ne pas les avoir tous commis. Ce sont ces informations désordonnées (parfois transmises dans l'amas sémantique incertain de crises mystiques) qui précipiteront Darquandier au cœur d'une enquête impossible composant les deux dernières parties du roman. C'est à ce moment que l'observation scientifique devient aussi méthode policière, et même poursuite, alors que Darquandier est séparé de ses collègues. On lui refuse, à vrai dire, de poursuivre ses recherches avec Gombrowicz et Svetlana car les méthodes qu'il emploie sont trop frondeuses. Il se voit rejeté par l'institution scientifique parce que trop marginal, trop instable. Ses recherches ultérieures, il les poursuit seul, en authentique paria. On découvre alors les agissements d'une « famille » de tueurs rivalisant d'imagination quant aux méthodes qu'ils choisissent. Cette enquête, n'ayant rien d'officiel pour les autorités, présente plutôt la course solitaire d'un personnage qui se mire dans un ordinateur surpuissant qui deviendra peu à peu son double : la neuromatrice. Darquandier a tout contre lui; l'invraisemblance de ses présupposés comme l'approximation de ses techniques d'enquête. Au fil de la narration s'illustrent ses découvertes, et celles-ci sont autant d'arrêts déstabilisants sur un parcours risquant à tout moment de se fondre dans le chaos. Comme recoupant la troublante supplique de Deleuze et Guattari² au terme de leur ouvrage *Qu'est-ce que la philosophie?*, la quête de

² Dantec les a manifestement lus (et relus, et relus...). Il les remercie d'ailleurs au début du roman « pour l'ensemble de leur travaux ».

Darquandier semble n'être constituée que d'efforts fébriles pour maintenir la tête hors de l'eau :

Nous demandons seulement un peu d'ordre pour nous protéger du chaos. Rien n'est plus douloureux, plus angoissant qu'une pensée qui s'échappe à elle-même, des idées qui fuient, qui disparaissent à peine ébauchées, déjà rongées par l'oubli ou précipitées dans d'autres que nous ne maîtrisons pas davantage³.

Récupération esthétique — où l'on se hisse à la paralittérature pour ne pas sombrer dans le récit.

À bien y penser, pourtant, nous sommes en terrain connu. Le procédé narratif déployé dans le roman est celui, proprement institutionnalisé, du *polar*, dont l'origine se situe du côté de la littérature policière américaine⁴. Les histoires littéraires, toujours très elliptiques, parlent alors de *roman noir*, qu'elles ne manquent pas d'associer au cinéma policier hérité de l'expressionnisme allemand. Dès lors, les clichés sont faciles à évoquer : le privé paumé, l'alcool, la pluie, la femme fatale, le crime sordide, l'atmosphère à *contre-jour*, etc. On retiendra ici que cette littérature fut en grande partie celle de l'égarement de l'homme moderne urbanisé. C'est une littérature qu'on associe à un passage, dans le temps comme dans l'espace : celui vers une urbanisation étonnamment rapide, en écho à une industrialisation tout aussi rapide. Le roman noir (qu'on pense à Spillane, Chandler ou Hammett) aura été pour une large part l'agrégat esthétique de tensions bien réelles, étouffantes, qui eurent tout à voir avec la transition d'une Amérique rurale à une Amérique urbaine, plus pointilliste dans ses représentations, plus révélatrices de sa violence

³ Gilles Deleuze, Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie?*, Paris, Minuit, 1991, p. 189.

⁴ La corrélation se dévoile presque d'elle-même lorsqu'on sait à quel point Dantec affirme sa fascination d'homme de lettres pour le « Tout » américain : une « civilisation en devenir » qu'il oppose à son Europe natale, perçue comme un « navire en plein naufrage ». (Les citations sont extraites du *Théâtre des opérations*, Paris, Gallimard, 1999, p. 53 et p. 59).

interne aussi. L'anonymat du citoyen, son aliénation dans un espace bruyant, mouvant, en pleine expansion; la violence plus visible, aléatoire, tels furent en gros les éléments dont l'impressionnante fermentation imaginaire put donner lieu à la naissance du roman *hard-boiled*, comme on l'appelle encore aujourd'hui aux États-Unis. Le polar, bien sûr, est le terme français qui s'y réfère⁵.

Le parcours sociolittéraire quelque peu cursif qui précède permet d'établir des concordances entre le roman de Dantec et ce genre important dans la littérature américaine. Si nous abordons le polar comme un genre où s'amoncellent des tensions de toutes sortes, un système fictionnel en équilibre excessivement instable, il faut bien reconnaître que ces tiraillements se condensent dans le personnage principal produit par cette littérature. Homme triste car privé de la satisfaction de ses désirs dans un monde livré justement au déchaînement de ceux-ci, le personnage/enquêteur du polar est le paragon de l'être *moyen* qu'incarne chez Dantec le personnage de Darquandier. Il n'est pas une incarnation morale, sans pour autant en être une antithèse; sa marginalité le place dans une position précaire. Il est *transparence*, nous amenant par sa quête (bien plus que par son enquête) à voir froidement la noirceur des comportements humains les plus abjects, tout en laissant perpétuellement miroiter la possibilité qu'il puisse y sombrer lui-même.

Ainsi dans sa narration le polar en arrive-t-il très souvent à faire intervenir le lecteur, c'est-à-dire qu'il modélise ses interventions de manière à inclure ce dernier, par maints clins d'œil entendus ou apartés directs, au sein du monde damné par le crime. Cette stratégie narrative, malheureusement banalisée par une utilisation excessive en littérature populaire (les *pulps* surtout), vise à l'origine un autre but que le simple racolage. C'est à vrai dire tout un travail de contamination qui s'y développe, une contamination du réel non pas simplement par la fiction mais par les implications morales de celle-ci. On tend ni plus ni moins à faire du lecteur un

⁵ *Les racines du mal* a été originellement publié dans la collection « La Noire » de Gallimard.

juge des événements relatés, à le projeter au sein de dilemmes moraux, ou plus spécifiquement au sein d'un univers dénué de toute morale. Protagoniste et lecteur sont deux frères participant d'un même monde en perdition. Les polars les plus efficaces convient le lecteur à la vivisection de ses propres conceptions éthiques, ou plus généralement humaines, par la culpabilité proportionnellement induite au cœur de son plaisir de lecture. Avec *Les racines du mal* de Maurice Dantec, on s'approche dangereusement du point d'impact de *La chute* amorcée par Camus. La récupération d'un modèle esthétique fait sens ici. Dantec organise sur les bases canoniques du polar un univers où peuvent se déployer certaines des facettes les plus répugnantes du crime (post)moderne : le meurtre aléatoire d'abord, avec Schaltzmann dans la première partie du roman, puis le meurtre systématisé par la famille, jusqu'à la torture et la mise à mort théâtrale devenues les bases d'une forme de secte matérialiste et dionysiaque. « Le meurtre en série c'est, quoi qu'on en dise, le loisir absolu. Satisfaction immédiate et répétitive des désirs les plus élémentaires. Sexe-destruction » (p. 535).

Le roman policier s'organise autour d'un axe immuable qu'on pourrait déterminer comme une volonté de *reconstruction* du sens. Un crime a eu lieu, des dommages physiques et moraux ont été subis, très souvent un meurtre a été perpétré. Une part d'incompréhensible traverse le monde connu (une femme n'a pu être attaquée dans une chambre sans issues!) et peut déstabiliser nos repères balisés par le couple que forment la logique et la morale. Mais il y a pire. Si le monde connu n'était mis en péril que dans son fonctionnement usuel, la littérature fantastique pourrait alors s'accommoder de tout cela. La rupture du sens opérée par le crime dans le roman policier instille au vrai des fêlures qui courent infiniment plus en profondeur. C'est une part de l'humain qui est menacée. Dans *Le récit impossible*⁶, Uri Eisenzweig voit le déploiement d'une entreprise perdue d'avance, qui est le récit de quelque chose dont l'existence ne peut être offerte au langage, ni en bout de ligne appréhendée réellement par la pensée. Le mal absolu

⁶ Uri Eisenzweig, *Le récit impossible*, Paris, Christian Bourgeois éditeur, 1986.

en quelque sorte, dont le crime n'est qu'un avatar déjà édulcoré par sa codification sociale. En ce sens un récit policier poussé à son point de rupture serait aussi *dévoilement*. Par l'élimination des strates successives de rationalité (explications circonstanciées, lieu et conditions du crime, motifs réels ou psychologiques), on en arriverait à la nudité du mal ayant nourri le crime, au dévoilement d'un point trouble qui égare la pensée et brûle le regard. La *résolution de l'intrigue* qu'on nous donne plus classiquement offre à l'arrivée l'image d'un édifice grossier et bancal : la « vérité ».

Rarement le roman policier arrive à dire ce qui sommeille en son centre et rarement, en fait, s'y essaie-t-il. Pourtant, cette abjection est ce qui justifie son existence. Dantec pour sa part envisage la notion de vérité en toute connaissance de cause. C'est pour lui « l'organisation systémique des illusions qui nous protègent du néant⁷ ». Le problème, dit-il, n'est pas tant d'arriver à trouver le langage pour nommer l'innommable, mais d'en pointer l'existence au sein du récit par le biais de sa constitution en système. La lecture proposée s'opère alors en cercles concentriques, sans cesse plus rapprochés d'un centre inaccessible⁸. Donner au mal l'image d'un système toujours offert au parcours de la pensée; voilà ce que suggère Dantec dans *Les racines du mal*. Mentionnons d'ailleurs que Deleuze et Guattari, séparant l'expérience humaine en trois axes de pensée, associent la science à une production de fonctions opérant justement à l'intérieur d'un système de référence. La perversion est rusée. Le travail du scientifique/enquêteur chez Dantec devient celui d'un dévoilement du mal, opérant à l'intérieur d'un système qui est le mal lui-même. Dans la quatrième partie du récit, Darquandier en prend conscience : « Cela ne pouvait faire aucun doute, d'une certaine manière je me mettais à leur ressembler » (p. 601). Les « racines » que le roman adjoint ainsi au mal ne pointeront pas à sa source possible, mais bien à sa

⁷ Maurice G. Dantec, *Mille ans à inventer*, discours prononcé au festival Science Frontière, à Cavaillon, le 29 janvier 2000, reproduit dans *Le Magazine littéraire*, n° 392 (novembre 2000).

⁸ Cette inaccessibilité est sans doute parente de la déception qui peut envahir le lecteur au terme des *Racines du mal*.

propension à se démultiplier selon le concept deleuzien de rhizome. C'est ce qui peut surprendre à la lecture du roman : le mal s'y développe sous nos yeux dans l'enchaînement des actions humaines, jusqu'à présenter l'allure d'un bloc aux infinies ratiocinations internes, une actualisation du chaos, effroyablement *observable*.

Si « le monde est égal à la somme des connaissances qu'on a sur lui⁹ », pour reprendre l'expression exagérément positiviste du scientifique déprimé chez Michel Houellebecq dans *Les particules élémentaires*, le monde déployé dans *Les racines du mal* est alors bien au-delà de ce que la connaissance humaine peut produire. Construire un roman deleuzien (relativiste, car substituant le chaos à l'absolu) sur les bases essentiellement positivistes et rationnelles du récit policier classique, et même *hard-boiled*, serait donc le projet à l'origine du roman de Dantec. Que devient le dévoilement de la vérité dans un tel contexte? Peut-il simplement être celui d'une culpabilité aisément identifiable, isolée ou plutôt incarnée en un individu qu'on châtierait, qu'on écarterait aussitôt de la marche du monde? Avant même Foucault et Hitchcock, le catholique obsessionnel, savait bien que tout ceci n'est qu'entreprise de sublimation sociale du mal, et particulièrement de la culpabilité¹⁰. Contentons-nous pour notre part d'émettre une hypothèse quant au roman de Dantec. Dans l'univers où il nous convie, le mal peut être l'objet de la connaissance, mais cette même connaissance ne peut exister en elle-même. Elle implique aussi le sujet qui y tend dans un entrelacement qui est celui de l'observateur donnant sens à son objet et inversement, de l'objet donnant sens à son observateur par la connaissance que celui-ci en retire. De cet amalgame ressort une constatation à l'effet brutal : tendre vers la connaissance du mal, c'est aussi y participer.

⁹ Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998, p. 336.

¹⁰ Voir à cet effet l'ouvrage, devenu référence, que lui consacrent Chabrol et Rohmer en 1957.

**Avant le dévoilement du sens, le déploiement de la connaissance
— où il est enfin sérieusement question de science.**

La science, depuis son institutionnalisation au XIX^e siècle, et particulièrement son orientation positiviste, est très généralement acceptée ainsi :

Observation, déduction et prévision

Qu'est-ce qu'on observe? **Les phénomènes**

Qu'est-ce qu'on déduit? **La nature** des phénomènes, c'est-à-dire la récurrence qui les arrache à la singularité et permet de les associer à un système.

Qu'est-ce qu'on prévoit? **L'occurrence** des phénomènes dans l'espace et le temps.

Dans le roman de Dantec, le mal est principalement, comme nous l'avons vu, l'objet de l'observation scientifique plutôt que de considérations morales. Se cristallisant en phénomènes, presque toujours des meurtres, le mal peut être observé dans sa récurrence. Des déductions peuvent être tentées et des prévisions avancées. C'est la méthode scientifique qui s'applique à la recherche d'un schéma, d'un ordre sous-jacent aux manifestations apparemment chaotiques du mal. Le roman dit aussi que le mal peut devenir l'objet du processus scientifique mais que ses ramifications et la complexité de ses manifestations ne peuvent être appréhendées par le cerveau humain, du moins pas dans son état actuel. Au milieu du récit, Darquandier se sépare de ses collègues et s'engage sur une voie qui le mènera à la découverte de la secte millénariste responsable de la majorité des meurtres. Cette scission, source d'autonomie, coïncide avec la mise en place d'une figure toute particulière du laboratoire dans le roman. Un laboratoire mobile et pensant : un personnage/laboratoire.

Le laboratoire est cet espace qui permet au scientifique de s'isoler des aléas du monde naturel afin d'en isoler aussi l'observation de phénomènes prédéterminés. Le laboratoire opère

ainsi une simulation des phénomènes naturels, apparentée dans ses buts à la reconstruction du réel de l'enquête policière. Ce qui fait office de laboratoire dans le roman est au départ un ordinateur auquel on a par la suite ajouté Dieu sait quel perfectionnement afin d'y simuler la pensée humaine, à des degrés de performance évidemment supérieurs. L'intelligence artificielle en question est la neuromatrice, qui recouvre dans ses circuits la personnalité de Darquandier, et dont la mobilité permet des analyses rapides à tout moment et en tout endroit. Qu'obtient-on ainsi? Une simulation du scientifique. Le processus scientifique décrit auparavant dans son acception classique est inversé. Nous analyserons très bientôt cette inversion en regard de l'ensemble du récit, mais pour l'instant, penchons-nous sur les autres importantes mutations du processus scientifique traditionnel qui sous-tendent le roman.

D'une part, le scientifique est désincarné, ce qui a pour effet direct de décupler ses capacités cognitives et réflexives. D'autre part, la réflexion et la pratique scientifiques telles que prônées par Darquandier et ses acolytes impliquent un décloisonnement radical des disciplines. Cogniticiens, neuropsychiatres, sémioticiens, linguistes, médecins, informaticiens, théologiens, anthropologues se bousculent joyeusement au gré des pages du roman. Cette pluralité des savoirs, de même que leur organisation en réseaux de réciprocité, vise à pourvoir la science d'un aspect créatif idéalisé :

Il faut bien comprendre que les « véritables » scientifiques sont avant tout des êtres doués d'imagination. C'est-à-dire capables de faire « rupture » avec l'ordre informationnel qui les entoure. Il faut de l'imagination pour entrevoir les structures cachées qui sous-tendent l'univers, au-delà de ce que nous donnons à voir nos sens et nos instruments. (p. 405)

C'est encore une vision deleuzienne de la science qui s'exprime à travers ces réflexions de Darquandier. « Faire rupture avec l'ordre informationnel », c'est permettre le surgissement de figures au sein du chaos, les ruptures pouvant être perçues comme autant d'arrêts sur image qu'effectuerait l'esprit scientifique capable de *voir* un état de choses concret dans l'univers des virtualités, puis de le

donner au monde par sa mesure, donc son attachement à un système de référence choisi. C'est d'un scientifique créateur dont il est ici question, très proche du voyant ou de la figure prométhéenne, qui serait aussi indissociable du fruit de sa création, qui y participerait du seul fait qu'il en possède la paternité. L'organisation du chaos évoquée dans ce qui précède est exactement ce que fait la neuromatrice durant tout le roman. Sur son écran constamment animé de fractales s'actualisent soudain des visages, des lieux, qui sont en fait les éléments qui feront avancer le récit. Plus simplement, si le cerveau humain est une machine qui crée à partir du chaos, alors la neuromatrice s'offre comme son aboutissement. Elle-même l'exprime en ses propres termes, par l'utilisation d'un « nous » qui laisse songeur :

Nous procédons par bonds quantiques, parce que nous savons synthétiser des paradoxes, et que notre imagination est un défi permanent aux frontières de l'espace et du temps. Nous fonctionnons comme des hypertextes, foisonnants, réseaux, rhizomes. [...] Nous-mêmes ne savons pas exactement ce que nous sommes, ce qui nous motive à chercher toujours, comme vous [...]. (p. 442)

L'autre mutation significative que subit la pratique de la science dans le roman se rattache à ce qu'on appellera prosaïquement la cueillette des données. L'observation scientifique devient périlleuse et aventureuse dès lors que le laboratoire est partie prenante du monde naturel. Le processus autrefois essentiellement empirique du laboratoire est ici soumis aux contraintes bien réelles de l'espace et du temps. La simulation du cerveau scientifique réintègre alors la question laissée en plan du corps, afin d'offrir le tableau intéressant d'une séparation corps/esprit fonctionnelle. C'est-à-dire qu'elle s'avère nécessaire au bon déroulement du processus scientifique. Le cerveau (neuromatrice) traite les données recueillies et ordonne la suite de l'observation. Le corps (Darquandier) agit et se déplace dans le monde physique afin d'accomplir les tâches matérielles tout de même requises. On percevra à ce point que l'enveloppe corporelle n'a plus grand rôle à jouer dans la « dignité » et même l'intégrité de l'humain : « J'ai déjeuné tranquillement, face à une sorte de double

ardent qui attendait dédaigneusement que j'en finisse avec ces stupides contingences matérielles » (p. 445).

Le cerveau d'un scientifique recréé dans les circuits d'un ordinateur. Ce même ordinateur propulsé au cœur d'une recherche en temps et espace réels, *sur le terrain*. Voilà qui offre un tableau curieux, suscitant une interrogation légitime. Que peut-on dire de la place qu'occupe l'humain dans le renversement de la méthode scientifique traditionnelle ainsi suggéré?

Mysticisme et connaissance — où l'on ose le gnosticisme puisque l'auteur le fait.

La pensée construit sa vision du monde, le sens qu'elle en retire, par la métaphore; le signe d'abord, puis l'accessibilité de celui-ci à un système de résonances intelligibles. C'est le langage et c'est nous. Le gnosticisme est la philosophie d'un ensemble de branches « hérétiques » issues des trois premiers siècles de la chrétienté. On y trouve un rejet plus ou moins radical du monde matériel perçu comme réceptacle du mal, *absenté de Dieu*. Seule une connaissance supérieure de la réalité divine (presque impossible, envisageable uniquement à travers la sanctification) peut permettre le salut. Le monde a un sens, une essence, mais l'homme n'y a pas accès. Peu importe la possibilité d'un sens transcendant le monde, celui-ci conserve son opacité sous le regard implorant de l'esprit humain. Ces assises tragiques sont celles d'une philosophie remaniant audacieusement le mythe du péché originel. Nous sommes déçus par la conscience douloureuse que nous avons de notre coupure du monde et de son essence. La Tache qui nous défigure n'est celle d'un rejet de Dieu uniquement dans la mesure où nous avons substitué à celui-ci notre volonté de connaissance du monde. Fatalement, le monde connu s'avère alors une gigantesque métaphore, un pis-aller, un système de signe « en lieu et place de [...] », laissant en de fugitifs moments deviner son irrémédiable nature, qui est celle du lieu de la Chute. La souffrance et le mal en sont les fondements. De même, le corps en incarne le

principe puisqu'il est le lieu premier de la souffrance, celui qui nous rattache au monde désacralisé.

La faute dont l'Homme s'est rendu coupable, ce n'est pas tant d'avoir voulu acquérir la pomme de la Connaissance [...] que de s'être saisi de la Pomme et de l'avoir croquée, après l'avoir détachée de l'arbre, sans autre considération que l'assouvissement immédiat de son désir. [...] L'homme a brisé l'Unité. Les gnostiques chrétiens pensaient un peu de même[...]. (p. 479)

Dans *Les racines du mal*, la science est idéalisée, tout comme le sont les potentialités du cerveau humain. On croit percevoir dans cet entrelacement confus le vecteur que trace l'aspiration humaine vers la connaissance globale du monde. Mais celle-ci ne peut correspondre, suivant la pensée gnostique, qu'au lamentable écrasement d'Icare; la condition humaine est d'abord celle d'un corps désirant, souffrant et s'épuisant constamment devant ses limites. Darquandier exprime avec clarté son désarroi à ce sujet. « J'ai du mal à enregistrer toutes les informations, ça va trop vite. [...] J'entre peu à peu dans une sorte de transe, la sueur me recouvre » (p. 689). Les choses s'éclairent davantage lorsqu'on évoque de nouveau le personnage d'Andreas Schaltzmann tel qu'il apparaît dans la première partie du roman. Dès l'incipit, le mal et la décrépitude du corps sont liés : « Andreas Schaltzmann s'est mis à tuer parce que son estomac pourrissait » (p. 15). Dans le même ordre d'idées, toute la psychose de Schaltzmann s'agglutine autour d'une incapacité à organiser l'amas d'informations que le milieu urbain lui envoie. Son cerveau n'arrive plus à construire une image convenable de la réalité :

Les signalisations fausses, les routes de simples illusions d'optique, les villes de décors de cinéma habités par un simulacre d'humanité. En fait, finit-il par se dire, peut-être était-il tout simplement le Dernier Véritable Humain Sur Cette Planète. (p. 17)

Le dernier homme. Un être se rapprochant de l'animal aux abois, terré dans son antre, n'en sortant que pour mutiler d'autres corps qu'il perçoit de toute façon comme étant dépourvus

d'humanité. Le meurtre apparaît en effet dans le récit comme un prétexte à d'éprouvantes descriptions narratives. Le ton et la forme du rapport d'autopsie sont même employés par endroits (« la première balle a pénétré à cinq millimètres au-dessus du sternum[...] » — p. 36), véhiculant une répulsion naturelle devant l'absence d'affect impliqué. On peut affirmer que ces passages effroyables justifient leur apparente complaisance par une volonté de ramener le corps à sa juste valeur et même d'offrir l'image de sa destruction calculée. Le *dernier homme* effectivement. La neuromatrice et la désincarnation du scientifique qu'elle instaure trouvent alors toute leur raison d'être. Dans la perspective suggérée par le roman, dès lors que l'humain se libère des « contingences bassement matérielles » de son corps, il peut accéder aux prémisses d'une connaissance totale. Le mal, sa nature, peuvent ainsi être observés et compris dans leur totalité systémique. Dantec adopte bel et bien une position gnostique, doublée d'une foi ardente placée dans la cybernétique comme révélatrice des capacités latentes du cerveau. Bien sûr, le fantasme d'une humanité transformée se développe avec force dans le roman. Il convient ici de lire ce fantasme en regard du processus scientifique qui, comme moyen privilégié par l'humanité pour comprendre le monde, se trouve lui aussi transformé.

Il est significatif de relever ici que cet aspect fondamental du roman de Dantec rejoint un aspect similaire dans *Les particules élémentaires* de Michel Houellebecq; non pas simplement parce que les deux romans, malgré des prémisses philosophiques divergentes, conçoivent à l'arrivée le remplacement de l'espèce humaine, mais bien plutôt parce que ce remplacement s'organise dans les deux cas au sein d'une vision scientifique *et* mystique. On peut lire ceci dans les dernières pages du roman de Houellebecq :

[...] c'est probablement la contemplation prolongée de cet ouvrage (le *Book of Kells*) qui allait lui permettre, par le biais d'une série d'intuitions qui rétrospectivement nous paraissent miraculeuses, de surmonter la complexité des calculs de stabilité au sein des macromolécules rencontrées en biologie. [...] on approchera plus facilement la pensée de Djerzinski en se plongeant dans cette architecture infinie de croix et de

spirales qui constitue le fond ornemental du *Book of Kells*[...]»¹¹.

Mais l'analogie s'arrête là, et malgré les perspectives qu'elle révèle nous devons aussi la délaisser en ce qui concerne nos réflexions. Si le héros de Houellebecq apporte carrément une nouvelle ontologie pour l'humanité, c'est d'abord parce qu'il est en mesure de concevoir et d'adhérer entièrement à une morale absolue, kantienne, qui en fait une figure exceptionnelle, tutélaire de l'espèce humaine. Dans *Les racines du mal*, rien de cela.

Convergences — où Deleuze et mysticisme se rejoignent¹².

Plutôt qu'un enchaînement de propositions, il vaudrait mieux dégager le flux du monologue intérieur, ou les étranges bifurcations de la conversation la plus ordinaire, en les séparant eux aussi de leurs adhérences psychologiques et sociologiques, pour pouvoir montrer comment la pensée comme telle produit quelque chose d'*intéressant*, quand elle accède au mouvement infini qui la libère du vrai comme paradigme supposé et reconquiert une puissance immanente de création. Mais pour cela il faudrait que la pensée remonte à l'intérieur des états de chose ou des corps scientifiques en voie de constitution, afin de pénétrer dans la consistance, c'est-à-dire dans la sphère du virtuel qui ne fait que s'actualiser en eux. *Il faudrait remonter le chemin que la science descend*, et tout au bas duquel la logique installe ses camps¹³.

Comme on le voit, Deleuze et Guattari, posant en 1991 la question de la nature de la philosophie (après n'avoir eu de cesse d'en

¹¹ Michel Houellebecq, *op. cit.*, p. 375.

¹² Rappelons que l'auteur, dans la liste de remerciements ouvrant le récit, prend la peine de mentionner l'apport du « Tout-Puissant, pour le *Deltatetrahydrocannabinol* ».

¹³ Gilles Deleuze, Félix Guattari, *op. cit.*, p. 133.

malmener les conceptions passées), furent amenés à y opposer celle de la science, qu'ils « déterminèrent » dans la foulée. La création de concepts pour *parcourir* le monde devint alors opposée dans leur démarche à la production de fonctions permettant d'en mesurer uniquement des portions limitées (la vitesse de la lumière d'accord, mais après? Que devient la matière? Et le zéro absolu? Et avant le Big Bang?). Il est manifeste que ceci, de manière générale, constituait une attaque supplémentaire dirigée contre la pensée progressiste et positiviste. Depuis la Bombe, on le sait, il est devenu malaisé d'entretenir une vision globalement messianique de la science. La science en fait n'offrira jamais que ce qu'elle peut mesurer et démontrer. Et ses percées les plus audacieuses, les plus abstraites aussi, ne feront jamais que retirer progressivement le voile sur un chaos obsédant (la physique quantique par exemple).

Dans un ouvrage curieux, *Le roman cosmogonique*, François Foulatier tente de circonscrire par le biais d'une « poétique scientifique » l'objet même de la quête éperdue des romantiques, ce *Livre* du monde qui fut le Graal de Mallarmé. Sa démarche s'amorce sur cette phrase :

Aujourd'hui, Dieu et les philosophes sont un peu passés de mode; le « chercheur scientifique » peut se plaire à imaginer quelque ordinateur plus puissant que les autres, capable d'opérer la totalisation du savoir humain. [...] Qu'ont les hommes à faire d'un savoir qui ne serait pas concevable¹⁴?

Dans *Les racines du mal*, lorsqu'il est question de la neuromatrice (à ce point du récit envahie par la personnalité de Shaltzmann, et affublée du surnom Dr. Schizzo) on peut lire ceci :

Docteur Schizzo a été conçu avec une base de connaissances colossale, dont la plupart des Livres Sacrés de toutes les grandes religions du monde. Ce soir-là, alors qu'il compilait les données recueillies dans la journée, il a de nouveau été pris d'une crise aiguë de mysticisme. (p. 477)

¹⁴ François Foulatier, *Le roman cosmogonique*, Paris, Aubier, 1988, p. 7.

Foulatier rejette la conception rêvée en informatique de l'ordinateur démiurge, pointant la tendance de toute synthèse à soulever d'autres questions, ou plus précisément à inclure d'autres problèmes. Il y a dans *Les racines du mal* un balancement similaire entre l'esprit globalisant (la neuromatrice) et l'impossibilité d'une telle réalisation (la schizophrénie de la neuromatrice), si bien que le récit peut donner l'image d'un élan finalement déçu vers la connaissance, qui n'est autre que la désespérante vision gnostique du monde. Une grande part de la richesse du roman, tout ce que celui-ci a à voir avec la science aussi, est contenue dans l'écart ainsi créé. La science positiviste ne pouvant que corrélérer des portions du réel entre elles au sein d'un système de référence, il fallait dans le récit de Dantec contourner une telle limite interne. C'est la neuromatrice en tant que personnage omniscient qui offrira cette ouverture de l'imaginaire scientifique, pour le meilleur comme pour le pire, suggérant par le fait même une extension conséquente de l'esprit humain puisqu'elle est au départ modelée sur le cerveau de Darquandier. Pourtant la neuromatrice dotée de conscience se comporte aussi comme un humain dans sa façon d'interagir avec l'objet de ses recherches et ses observations :

Cette « machine » était vivante, et diaboliquement intelligente. Comme nous tous, elle connaissait cet « appétit de nouveauté et de connaissance », le même qui pousse le *serial killer* et le scientifique de pointe. Le plus commun des humains le connaît. Il nous force à courir le monde, à vouloir multiplier les expériences, et pour la neuromatrice, « immobilisée » dans son squelette de silicium et de carbone, cette quête du pouvoir, cet instinct de prédation étaient entièrement tournés vers l'esprit, la connaissance pure. C'était son jeu à elle. Elle adorait ça. (p. 431)

Le comportement de la neuromatrice indique en fait sa nature réelle, qui n'est qu'une simulation des personnalités humaines téléchargées en elle. Ses agissements préfigurent bien davantage une technologie modelée par les désirs humains qu'une humanité rachetée par une technologie qui s'en différencierait radicalement. Le philosophe allemand Peter Sloterdijk exprime exactement ceci en tentant de prolonger les vastes perspectives antihumanistes laissées par Heidegger :

L'homéotechnique, accélération de l'intelligence par l'intelligence, est aussi concernée par le problème du mal, même si celui-ci ne se présente plus tant aujourd'hui comme la volonté de mettre en esclavage des choses et des êtres, mais comme la volonté de désavantager l'autre dans la compétition cognitive¹⁵.

Les racines du mal s'enfoncent profondément. Jusqu'où peut aller cette compétition cognitive? Nous sommes en droit de nous le demander, surtout lorsque nous avons affaire à un récit qui suggère l'idée d'une Connaissance totale. Mallarmé n'obtint jamais rien qui puisse s'approcher de son grand Livre. Achab échoua son équipage et son rêve sur le corps de la grande baleine. Dans *Les racines du mal*, on ne fait en aucun cas la distinction entre Connaissance universelle et connaissance scientifique, si bien que le récit peut tristement se refermer sur ces paroles de Darquandier : « Je ne ressentais plus rien, sinon un vide sans limite » (p. 746). La neuromatrice n'arrive pas à donner un sens au monde. Comment le pourrait-elle, puisqu'au bout du compte elle ne fait qu'appréhender le surgissement d'événements hors du chaos? Comment, à plus forte raison, le pourrait-elle si cette poursuite effrénée des actualisations du mal devient la raison même de son existence, et qu'elle y *prend plaisir*? Manifestement, il faut se rendre à l'évidence : chez Dantec, la machine est trop humaine.

Conclusion — où l'on revient à notre point de départ, à savoir le roman policier.

Une enquête policière ne peut qu'organiser en une reconstruction les éléments épars qu'elle recueille dans son déroulement. Cette reconstruction ne sera toujours qu'un travail de fiction (Pœ le savait bien, dès *Double assassinat...*) dont le résultat peut s'avérer plus stimulant que la réalité de l'événement. De même la recherche scientifique est une réorganisation des faits observés qui vise non pas au départ à faire sens mais bien *système*. Le

¹⁵ Peter Sloterdijk, *La domestication de l'être*, Paris, Mille et une nuits, 2000, p. 93.

système fonctionne sans pour autant que ce fonctionnement puisse instaurer un lien direct de cause à effet avec le monde perçu. On peut rechercher les traces du mal, on peut vouloir les lier en un système au fonctionnement observable, sans pour autant que le mal fasse sens. Au bout du compte, la forme et la thématique du polar auxquelles on a rattaché le roman contiennent peut-être en elles-mêmes son propos. L'univers du polar est *désacralisé*; impliquant la possibilité d'un dénouement, il ne permet pas pour autant l'idée de rédemption, qui dans son sens premier indique l'effacement du mal au sein de l'existence humaine. Tous les personnages typés du polar portent ostensiblement le poids du mal qui ronge leur monde. Ils sont proprement damnés. Permettons-nous d'évoquer Nietzsche par le biais d'un de ses mots célèbres : « Quand on lutte contre des monstres, il faut prendre garde de ne pas devenir monstre soi-même. Si tu plonges longuement ton regard dans l'abîme, l'abîme finit par ancrer son regard en toi¹⁶. » Voilà, exactement.

¹⁶ Friedrich Nietzsche, *Par-delà le bien et le mal*, Paris, Christian Bourgeois éditeur, 1973, p. 129.

BIBLIOGRAPHIE

- CHABROL, Claude et Éric Rohmer, *Hitchcock*, Paris, Éditions Universitaires, 1993 [1957].
- DANTEC, Maurice G., *Les racines du mal*, Paris, Gallimard, 1995.
- _____, *Le théâtre des opérations. Journal métaphysique et polémique*, Paris, Gallimard, 1999.
- _____, *Mille ans à inventer*, discours prononcé au festival Science Frontière à Cavaillon, le 29 janvier 2000, reproduit dans *Le Magazine littéraire*, n° 392 (novembre 2000).
- DELEUZE, Gilles et Félix Guattari, *Qu'est-ce que la philosophie?*, Paris, Minuit, 1991.
- EISENZWEIG, Uri, *Le récit impossible*, Paris, Christian Bourgeois éditeur, 1986.
- FOULATIER, François, *Le roman cosmogonique*, Paris, Aubier, 1988.
- HOUELLEBECQ, Michel, *Les particules élémentaires*, Paris, Flammarion, 1998.
- NIETZSCHE, Friedrich, *Par-delà le bien et le mal*, Paris, Christian Bourgeois éditeur, coll. « 10/18 », 1973.
- SLOTERDIJK, Peter, *La domestication de l'être*, Paris, Mille et une nuits, 2000.